

Jules Verne, *Voyage au centre de la Terre*

Extrait n°10

1 755 mots = entre 15 et 30 minutes de lecture

	XI
1	Le soir, je fis une courte promenade sur les rivages de Reykjavik, et je revins de bonne heure me coucher dans mon lit de grosses planches, où je dormis d'un profond sommeil.
5	Quand je me réveillai, j'entendis mon oncle parler abondamment dans la salle voisine. Je me levai aussitôt et je me hâtai d'aller le rejoindre.
10	Il causait en danois avec un homme de haute taille, vigoureusement découplé. Ce grand gaillard devait être d'une force peu commune. Ses yeux, percés dans une tête très grosse et assez naïve, me parurent intelligents. Ils étaient d'un bleu rêveur. De longs cheveux, qui eussent passé pour roux, même en Angleterre, tombaient sur ses athlétiques épaules. Cet indigène ¹ avait les mouvements souples, mais il remuait peu les bras, en homme qui ignorait ou dédaignait la
15	langue des gestes. Tout en lui révélait un tempérament d'un calme parfait, non pas indolent ² , mais tranquille. On sentait qu'il ne demandait rien à personne, qu'il travaillait à sa convenance, et que, dans ce monde, sa philosophie ne pouvait être ni étonnée ni troublée.
20	Je surpris les nuances de ce caractère, à la manière dont l'Islandais écouta le verbiage passionné de son interlocuteur. Il demeurait les bras croisés, immobile au milieu des gestes multipliés de mon oncle ; pour nier, sa tête tournait de gauche à droite ; elle s'inclinait pour affirmer, et cela si peu, que ses
25	longs cheveux bougeaient à peine ; c'était l'économie du mouvement poussée jusqu'à l'avarice ³ . Certes, à voir cet homme, je n'aurais jamais deviné sa profession de chasseur ; celui-là ne devait pas effrayer le

1 Personne originaire du lieu.

2 Mou, qui ne fait pas d'effort.

3 Attitude de restreindre de manière exagérée. On utilise généralement le mot en lien avec l'argent. Il s'agit alors de ne pas dépasser d'argent.

30	<p>gibier, à coup sûr, mais comment pouvait-il l'atteindre ?</p> <p>Tout s'expliqua quand M. Fridriksson m'apprit que ce tranquille personnage n'était qu'un « chasseur d'eider », oiseau dont le duvet constitue la plus grande richesse de l'île. En effet, ce duvet s'appelle l'édredon, et il ne faut pas une grande dépense de mouvement pour le recueillir.</p>
35	<p>Aux premiers jours de l'été, la femelle de l'eider, sorte de joli canard, va bâtir son nid parmi les rochers des fjörds⁴ dont la côte est toute frangée ; ce nid bâti, elle le tapisse avec de fines plumes qu'elle s'arrache du ventre. Aussitôt le chasseur, ou mieux le négociant, arrive, prend le nid, et la femelle de</p>
40	<p>recommencer son travail ; cela dure ainsi tant qu'il lui reste quelque duvet. Quand elle s'est entièrement dépouillée, c'est au mâle de se déplumer à son tour. Seulement, comme la</p>
45	<p>dépouille dure et grossière de ce dernier n'a aucune valeur commerciale, le chasseur ne prend pas la peine de lui voler le lit de sa couvée ; le nid s'achève donc ; la femelle pond ses œufs ; les petits éclosent, et, l'année suivante, la récolte de l'édredon recommence.</p>
50	<p>Or, comme l'eider ne choisit pas les rocs escarpés pour y bâtir son nid, mais plutôt des roches faciles et horizontales qui vont se perdre en mer, le chasseur islandais pouvait exercer son métier sans grande agitation. C'était un fermier qui n'avait ni à semer ni à couper sa moisson, mais à la récolter seulement.</p>
55	<p>Ce personnage grave, flegmatique et silencieux, se nommait Hans Bjelke ; il venait à la recommandation de M. Fridriksson. C'était notre futur guide. Ses manières contrastaient singulièrement avec celles de mon oncle.</p>
60	<p>Cependant ils s'entendirent facilement. Ni l'un ni l'autre ne regardaient au prix ; l'un prêt à accepter ce qu'on lui offrait, l'autre prêt à donner ce qui lui serait demandé. Jamais marché ne fut plus facile à conclure.</p>
	<p>Or, des conventions il résulta que Hans s'engageait à nous conduire au village de Stapi, situé sur la côte méridionale de la presqu'île du Sneffels, au pied même du volcan. Il fallait</p>

4 Nom donné aux golfes étroits dans les pays scandinaves.

65	compter par terre vingt-deux milles ⁵ environ, voyage à faire en deux jours, suivant l'opinion de mon oncle. Mais quand il apprit qu'il s'agissait de milles danois de vingt-quatre mille pieds ⁶ , il dut rabattre de son calcul et compter, vu l'insuffisance des chemins, sur sept ou huit jours de marche.
70	Quatre chevaux devaient être mis à sa disposition, deux pour le porter, lui et moi, deux autres destinés à nos bagages. Hans, suivant son habitude, irait à pied. Il connaissait parfaitement cette partie de la côte, et il promit de prendre par le plus court.
75	Son engagement avec mon oncle n'expirait pas à notre arrivée à Stapi ; il demeurerait à son service pendant tout le temps nécessaire à nos excursions scientifiques au prix de trois rixdales par semaine ⁷ . Seulement, il fut expressément convenu que cette somme serait comptée au guide chaque
80	samedi soir, condition <i>sine qua non</i> ⁸ de son engagement. Le départ fut fixé au 16 juin. Mon oncle voulut remettre au chasseur les arrhes ⁹ du marché, mais celui-ci refusa d'un seul mot. « Efter, fit-il.
85	– Après », me dit le professeur pour mon édification ¹⁰ . Hans, le traité conclu, se retira tout d'une pièce. « Un fameux homme, s'écria mon oncle, mais il ne s'attend guère au merveilleux rôle que l'avenir lui réserve de jouer.
	– Il nous accompagne donc jusqu'au...
90	– Oui, Axel, jusqu'au centre de la terre. » Quarante-huit heures restaient encore à passer ; à mon grand regret, je dus les employer à nos préparatifs ; toute notre intelligence fut employée à disposer chaque objet de la façon la plus avantageuse, les instruments d'un côté, les
95	armes d'un autre, les outils dans ce paquet, les vivres dans

5 Le mille est une unité de distance. Ici, 22 milles font environ 35 km.

6 Donc plus grand.

7 Environ 3,50€. Mais la comparaison avec la monnaie actuelle n'a pas beaucoup de sens car nous ne savons pas ce qu'il était possible d'acheter avec cette somme.

8 Condition nécessaire.

9 Argent remis avant l'exécution du contrat afin de le réserver.

10 Instruction.

	celui-là. En tout quatre groupes.
	Les instruments comprenaient :
100	1° Un thermomètre centigrade de Eigel, gradué jusqu'à cent cinquante degrés, ce qui me paraissait trop ou pas assez. Trop, si la chaleur ambiante devait monter là, auquel cas nous aurions cuit. Pas assez, s'il s'agissait de mesurer la température de sources ou toute autre matière en fusion ;
105	2° Un manomètre à air comprimé, disposé de manière à indiquer des pressions supérieures à celles de l'atmosphère au niveau de l'Océan. En effet, le baromètre ordinaire n'eût pas suffi, la pression atmosphérique devant augmenter proportionnellement à notre descente au-dessous de la surface de la terre ;
110	3° Un chronomètre de Boissonnas jeune de Genève, parfaitement réglé au méridien de Hambourg ;
	4° Deux boussoles d'inclinaison et de déclinaison ;
	5° Une lunette de nuit ;
	6° Deux appareils de Ruhmkorff, qui, au moyen d'un courant électrique, donnaient une lumière très portative, sûre et peu encombrante. ¹¹
115	Les armes consistaient en deux carabines de Purdley More et Co, et de deux revolvers Colt. Pourquoi des armes ? Nous n'avions ni sauvages ni bêtes féroces à redouter, je suppose. Mais mon oncle paraissait tenir à son arsenal comme à ses instruments, surtout à une notable quantité de
120	fulmicoton inaltérable à l'humidité, et dont la force expansive est fort supérieure à celle de la poudre ordinaire.
	Les outils comprenaient deux pics, deux pioches, une échelle de soie, trois bâtons ferrés, une hache, un marteau, une douzaine de coins et pitons de fer, et de longues cordes
125	à nœuds. Cela ne laissait pas de faire un fort colis, car

11 L'appareil de M. Ruhmkorff met l'électricité produite par la pile en communication avec une lanterne d'une disposition particulière; dans cette lanterne se trouve un serpent de verre où le vide a été fait, et dans lequel reste seulement un résidu de gaz carbonique ou d'azote. Quand l'appareil fonctionne, ce gaz devient lumineux en produisant une lumière blanchâtre et continue. La pile et la bobine sont placées dans un sac de cuir que le voyageur porte en bandoulière. La lanterne, placée extérieurement, éclaire très suffisamment dans les profondeurs obscures; elle permet de s'aventurer, sans craindre aucune explosion, au milieu des gaz les plus inflammables, et ne s'éteint pas même au sein des plus profonds cours d'eau.

	<p>l'échelle mesurait trois cents pieds de longueur.</p> <p>Enfin, il y avait les provisions ; le paquet n'était pas gros, mais rassurant, car je savais qu'en viande concentrée et en biscuits secs il contenait pour six mois de vivres. Le genièvre</p>
130	<p>en formait toute la partie liquide, et l'eau manquait totalement ; mais nous avons des gourdes, et mon oncle comptait sur les sources pour les remplir ; les objections que j'avais pu faire sur leur qualité, leur température, et même leur absence, étaient restées sans succès.</p> <p>Pour compléter la nomenclature¹² exacte de nos articles</p>
135	<p>de voyage, je noterai une pharmacie portative contenant des ciseaux à lames mousses, des attelles pour fracture, une pièce de ruban en fil écru, des bandes et compresses, du sparadrap, une palette pour saignée, toutes choses effrayantes ; de plus, une série de flacons contenant de la</p>
140	<p>dextrine, de l'alcool vulnérable, de l'acétate de plomb liquide, de l'éther, du vinaigre et de l'ammoniaque, toutes drogues d'un emploi peu rassurant ; enfin les matières nécessaires aux appareils de Ruhmkorff.</p> <p>Mon oncle n'avait eu garde d'oublier la provision de tabac,</p>
145	<p>de poudre de chasse et d'amadou, non plus qu'une ceinture de cuir qu'il portait autour des reins et où se trouvait une suffisante quantité de monnaie d'or, d'argent et de papier. De bonnes chaussures, rendues imperméables par un enduit de goudron et de gomme élastique, se trouvaient au nombre de</p>
150	<p>six paires dans le groupe des outils.</p> <p>« Ainsi vêtus, chaussés, équipés, il n'y a aucune raison pour ne pas aller loin », me dit mon oncle.</p> <p>La journée du 14 fut employée tout entière à disposer ces différents objets. Le soir, nous dînâmes chez le baron</p>
155	<p>Trampe, en compagnie du maire de Reykjavik et du docteur Hyaltalin, le grand médecin du pays. M. Fridriksson n'était pas au nombre des convives ; j'appris plus tard que le gouverneur et lui se trouvaient en désaccord sur une question d'administration et ne se voyaient pas. Je n'eus donc pas</p>
160	<p>l'occasion de comprendre un mot de ce qui se dit pendant ce</p>

12 Termes scientifiques.

	dîner semi-officiel. Je remarquai seulement que mon oncle parla tout le temps.
165	Le lendemain 15, les préparatifs furent achevés. Notre hôte fit un sensible plaisir au professeur en lui remettant une carte de l'Islande, incomparablement plus parfaite que celle d'Henderson, la carte de M. Olaf Nikolas Olsen, réduite au 1/480 000, et publiée par la Société littéraire islandaise, d'après les travaux géodésiques de M. Scheel Frisac, et le levé topographique de M. Bjorn Gumlaugsonn. C'était un
170	précieux document pour un minéralogiste.
	La dernière soirée se passa dans une intime causerie avec M. Fridriksson, pour lequel je me sentais pris d'une vive sympathie ; puis, à la conversation succéda un sommeil assez agité, de ma part du moins.
175	À cinq heures du matin, le hennissement de quatre chevaux qui piaffaient sous ma fenêtre me réveilla. Je m'habillai à la hâte et je descendis dans la rue. Là, Hans achevait de charger nos bagages sans se remuer, pour ainsi dire. Cependant il opérait avec une adresse peu commune.
180	Mon oncle faisait plus de bruit que de besogne, et le guide paraissait se soucier fort peu de ses recommandations.
	Tout fut terminé à six heures, M. Fridriksson nous serra les mains. Mon oncle le remercia en islandais de sa bienveillante hospitalité, et avec beaucoup de cœur. Quant à moi,
185	j'ébauchai dans mon meilleur latin quelque salut cordial ; puis nous nous mîmes en selle, et M. Fridriksson me lança avec son dernier adieu ce vers que Virgile semblait avoir fait pour nous, voyageurs incertains de la route :
	<i>Et quacumque viam dederit fortuna sequamur</i> ¹³ .

Jules Verne, *Voyage au centre de la Terre*, 1867 ; édition Hachette, 1979

Questions

1. Dîtes si cette affirmation est correcte : « Axel et son oncle ont passé les derniers jours avant l'expédition à se reposer pour être en forme. »
Prouvez votre réponse en vous appuyant sur le texte.

2. Est-ce que Hans et Otto se ressemblent par leur caractère ? Justifiez votre réponse.

¹³ Et quelle que soit la route que la fortune donnera, nous la suivrons.